

**Camillo Neri. *Erinna: Testimonianze e frammenti* (Bologna: Pàtron editore, 2003) 726 p. (Eikasmós. Studi, 9).\***

Camillo Neri s'est fait un nom dans les études érinniennes depuis la parution des *Studi sulle testimonianze di Erinna* (Bologna 1996; désormais *Studi*). Fondée sur la 'tesi di laurea' (*Erinna: Le testimonianze*, Bologna 1990/1991) suivie par celle de doctorat (*Erinna: Testimonianze e frammenti*, Padova 1994/1995), cette monographie s'est montrée beaucoup plus riche et ambitieuse que son titre ne le promettait. En partant de l'assertion "Erinna è un enigma", la recherche lumineuse de N. s'appliquait non seulement aux *testimonia*, mais aussi aux maints aspects de la vie et de l'œuvre de la poétesse dont l'*opus unicum*, poème en 300 hexamètres intitulé *La Quenouille*, avait mérité l'admiration des anciens ainsi que l'interminable curiosité des modernes.

Au regard de leur valeur, les *Studi* ont été injustement peu remarqués par la critique: les auteurs de quelques comptes-rendus ne se sont même pas donnés la peine, semble-t-il, de lire le livre d'un bout à l'autre.<sup>1</sup> Toutefois, les lecteurs plus attentifs, en signalant que "N.'s book will henceforth be the standard work on Erinna, superseding all previous studies",<sup>2</sup> ont considéré sa future édition d'Erinna comme "un'opera che questi prolegomena lasciano presagire corposa e importante".<sup>3</sup>

Maintenant on peut dire que cette attente est largement surpassée. L'ouvrage couronnant douze ans d'investigations constitue un volume de 726 pages dont la bibliographie contient plus de mille entrées. Une intro-

---

\* J'exprime ma profonde reconnaissance à M<sup>lle</sup> Ekaterina Novozhilova et M<sup>lle</sup> Josette Sandell pour avoir aimablement corrigé mon français, ainsi qu'à M. Denis Keyer pour les renseignements bibliographiques et à M<sup>lle</sup> Victoire Feuillebois pour quelques remarques précieuses. Je remercie aussi M. Camillo Neri qui m'a gentiment offert un exemplaire de son ouvrage.

<sup>1</sup> Ainsi, Daniel Donnet (*AC* 68 [1999] 374) avise le public qu' "on a conservé d'Erinna <...> une vingtaine de vers répartis en trois épigrammes (!)", tandis que Claude Calame (*MH* 55 [1998] 218) se demande "si tant d'acribie philologique n'aurait pas été mise avec davantage de profit au service d'une nouvelle édition et d'un commentaire du fr. 401 Lloyd-Jones / Parsons", bien que la première page des *Studi* annonce *expressis verbis*: "Questo lavoro <...> intende costituire i *prolegomena* a un'edizione complessiva (testimonianze e frammenti), che ho da tempo in preparazione".

<sup>2</sup> I. Rutherford, *CR* 51 (2001) 376-377.

<sup>3</sup> O. Imperio, *Lexis* 18 (2000) 296.

duction ample et féconde en jugements originaux (p. 6–114) précède une édition critique des *testimonia* et des fragments flanquée d’une traduction italienne *en regard* (p. 115–180), d’un commentaire monumental (p. 181–461) et des appendices nombreux et utiles (p. 464–578). N’oublions pas les *Tabulae comparationis*, les indices opulents et, *last not least*, quatre photos en couleur de PSI 1090. Même la partie réservée aux *testimonia* n’est pas une reproduction directe des *Studi*, auxquels N. renvoie souvent en vue des renseignements plus détaillés; deux livres sont donc à consulter ensemble.

Parmi les diverses matières traitées dans l’introduction<sup>4</sup> se distingue un chapitre ‘biographique’ où N. développe sa conception novatrice de la vie d’Erinna qui était déjà énoncée dans les *Studi*. Or, l’auteur suppose que:

– le nom de la poétesse doit s’écrire avec un esprit dur;<sup>5</sup>

– son  $\text{Ϝkm}$ , il faudrait le rapporter à la limite des V/IV siècles av. J.-C. (selon le témoignage de Tatién [*Adv. Gr.* 33, 2 = T 13 Neri]:  $\text{Ἡρῖννα καὶ τοῦ Ἡρῖννα τῆς Λεσβῶν καὶ τῆς Ναυκλίου}$ ), et non au milieu du IV (date de la *Chronique* d’Eusèbe [T 14 Neri: 352 av. J.-C.] qui est généralement acceptée par les philologues);

– son lieu de naissance n’était pas nécessairement l’île de Téos (encore une *opinio communis*), mais plutôt la ville laconienne de Ténos.

Pour la première de ces affirmations, les raisons étymologiques avancées par N. (“*Hrinna* serait un nom théophore de la formation régulière, tandis que “*Hrinna* reste inexplicable) me semblent prépondérantes à son analyse peut-être trop subtile de l’orthographe des *testimonia*. La reconstruction, selon laquelle la forme psilotique est due au poète d’*AP* IX, 190 qui aurait cherché à accentuer le rapport d’Erinna avec la tradition éolienne, se heurte contre le fait connu que les scribes byzantins, et ceux de l’*Anthologie Grecque* en particulier, pèchent souvent non seulement par solécisme, mais aussi par hypercorrection;<sup>6</sup> il serait alors hasardeux de croire que chaque apparition d’un “*Hrinna* dans la *paradosis* remonte obligatoirement à l’antiquité.

---

<sup>4</sup> Divisée en trois parties: “La fortuna” (un exposé captivant de *status quaestionis*), “La vita” (v. *infra*) et “L’opera” (cette dernière section embrasse une description paléographique du PSI IX, 1090, un commentaire introductif à tous les autres fragments d’Erinna y compris les *Dubia* et les *Spuria*, une reconstruction hypothétique du contenu de la *Quenouille* et les remarques pointues sur son genre, que N. finit par déterminer comme une “«Kreuzung der Gattungen» *ante litteram*” [p. 104]).

<sup>5</sup> L’avait voulu déjà J. J. Reiske (*Anthologiae Graecae a Constantino Cephalae conditae libri III* [Lipsiae 1754] 213).

<sup>6</sup> Dans le *codex Palatinus*, les esprits légers s’altèrent en durs aussi facilement que *vice versa*; cf.: C. Preisendanz (ed.), *Codex Palatinus et Codex Parisinus phototypice editi* I (Lugduni Batavorum 1911) LXI.

Quant aux détails biographiques, la partie négative de l'exposé de N. est plus importante que celle positive: ainsi, sa preuve de l'existence de la statue de Naukydès ne me semble pas suffisante (v. *infra*, p. 155), et l'obscur Ténos laconien n'est pas, comme l'avait justement mis en relief I. Rutherford,<sup>7</sup> un candidat plus convaincant que Télôs. Le mérite principal de l'auteur est donc celui de l'*advocatus diaboli*: il révèle heureusement le caractère conventionnel de l'opinion commune, qui s'appuie plutôt sur un simple accord des philologues que sur un examen des données controversées de la tradition. En effet, chacun des deux témoins sur la chronologie d'Erinna est susceptible de soupçon (Tatien de celui de "malice and bigotry",<sup>8</sup> et Eusèbe d'une erreur de transcription), et notre ignorance presque complète de la poésie non-dramatique de l'époque rend un jugement particulièrement difficile. Sans avoir la prétention de résoudre une question confuse, pour ne pas dire insoluble, je voudrais noter que les allusions saphiques dans les fragments de la *Quenouille* semblent s'accorder mieux avec la date fournie par Eusèbe. Il est vrai qu'Erinna, étant un auteur d'inspiration originale, pourrait bien devancer le goût de son époque; mais la gloire panhellénienne de son œuvre au début du IV<sup>e</sup> siècle ou même plus tôt (puisque Naukydès fleurissait entre 400 et 396 av. J.-C.) demeure suspecte, et sa statue pourrait difficilement être antérieure à celle de Sapho, sculptée par Silanion aux environs de 350.

La prise en compte des *testimonia* et des fragments n'est pas tout à fait traditionnelle: dans une large division des *Spuria* on voit insérées non seulement les fausses attributions remontant aux auteurs antiques (c'est le cas du seul F<sup>oo</sup> 8 = Plin. *NH* XXXIV, 57), mais aussi tous les passages que les philologues modernes de Beroaldus à Carlo Gallavotti ont jamais rapporté à Erinna, soit par hypothèse, soit par simple confusion.

L'exemple le plus significatif est T<sup>oo</sup> 18 (= *AP* VI, 189), un quatrain de Mœro qui présente les *xôana* dédiées aux hamadryades par un certain Cléonymos. André Tiraqueau (Tiraquellus), un juriste éminent du XVI<sup>e</sup> siècle et protecteur de Rabelais, à la suite d'une faute singulière mentionna cette épigramme dans son *Catalogus mulierum eruditaram* comme rédigée *ad Erinnae statuum*.<sup>9</sup> Peu de temps après, C. Gessner copia la fausse référence de Tiraqueau dans une note à *Tat. Adv. Gr.* 33, 2; depuis, cette méprise évidente, en outre opportunément décelée par Fabricius, n'a eu aucune influence. Or, N. donne à l'épigramme de Mœro une place parmi les *Testimonia spuria*, en l'assortissant d'un riche apparat et d'un *commentarius perpetuus* (p. 216–218).<sup>10</sup>

<sup>7</sup> *Op. cit.* (v. n. 2) 376–377. Un *ignoramus* était déjà prononcé par D. N. Levin: "All that seems assured, therefore, is that the two friends (Erinna et Baucis, la 'deuteroniste' de son poème.–*V. Z.*) <...> were native to some place whose name started with T" ("Quaestiones Erinnianae", *HSCP* 62 [1966] 196).

<sup>8</sup> D. L. Page, *Corinna* (London 1953) 73 n. 6.

<sup>9</sup> L'indication de N. "è inspiegabile come prima Tiraquellus <...> e poi Gessner <...> abbiano potuto confondere con Erinna il Cleonimo protagonista di questa epigramma" (p. 216) est donc inexacte.

<sup>10</sup> Dans le même *Catalogus*..., que N. justement définit de "dilettantesco" (p. 14), Tiraqueau rapporta à Erinna le jugement de Diogène Laërce sur Cléobouline; cet autre *lapsus memoriae* donne naissance aux F<sup>oo</sup> 10–12 Neri = 'Cleobulin.' fr. 1–3 West.

Prise pour une règle générale, cette extension du terme ‘*spurium*’ pourrait facilement être réduite à l’absurde: on se demande si une édition des poèmes de Pétrone devrait nécessairement inclure *Copa* et *Moretum*<sup>11</sup> ou si une coquille dans la préface d’un Properce teubnerien ([Lipsiae 1979] XIX: “*Epistula Sapphus ad Phanoclem*”) n’aboutira, quelques 450 ans après, à l’apparition d’[Ov.] *Her.* 15 parmi les *Testimonia spuria* de Phanoclès. Toutefois, dans le cas d’Erinna le choix de l’éditeur, qu’il a su justifier dans la *Premessa* (v. p. 1–2), semble avoir ses raisons. En effet, *La Quenouille* représente un sujet limité (quoique nullement isolé) dans l’histoire des lettres grecques; le lecteur du livre de N. est donc en droit d’espérer y trouver les renseignements exhaustifs non seulement sur Erinna, mais aussi sur toutes les péripéties de son étude. De toute façon, il s’agit non d’un défaut de la présente édition mais, pour ainsi dire, d’un excès de ses richesses: par exemple, le T<sup>o</sup> 18 qu’on vient de mentionner nous gratifie d’une note longue et instructive sur l’emploi discuté d’*Amadruǰdej* ‘nymphes des fleuves’ (p. 217). C’est donc aux futurs investigateurs de la poésie grecque de l’époque romaine de trouver une excellente édition commentée du *Hymnus ad Romam* de Melinno (F<sup>o</sup> 9 Neri) dans un livre intitulé *Erinna*.

Par rapport à la dernière collection des fragments d’Erinna, parue en 1983 dans le *Supplementum Hellenisticum* de H. Lloyd-Jones et P. Parsons, le nombre des *fragmenta genuina* s’est accru de deux à quatre: N. défend l’authenticité de l’adresse au poisson-pilote citée par Athénée (F 1 = [404] *SH* = Ath. VII, 283 d) et, sur les pas de Hartung, considère l’hémistiche ‘*βῆσ-κανοῖ ἄσς*’, ‘*A.da*’, mis dans la bouche d’Erinna par les auteurs d’*AP* VII, 13 et 712, comme une citation directe de la *Quenouille*. Quant aux trois épigrammes conservées sous le nom de la poétesse dans la *Couronne* de Méléagre (*AP* VI, 352; VII, 710; 712), elles sont traitées comme une fiction probable de l’époque hellénistique et réunies sous le titre *Dubia*. Toutes ces décisions sont à saluer, et l’apologie détaillée du F 1 (p. 74–81; 223–227) semble apporter une réponse concluante à une question longuement débattue.

Tant dans le texte que dans le commentaire, la part du lion est destinée au fameux F 4 (= *PSI* 1090). Dès leur première publication en 1928, ces 54 vers gravement altérés provenant d’un papyrus d’Oxyrhynchos ont donné lieu aux multiples reconstructions et constituent une base presque unique de nos connaissances sur le contenu de la *Quenouille*. Relativement à celle de Lloyd-Jones et Parsons (401 *SH*), la nouvelle édition présente un texte plus optimiste; comparer, par exemple, le commencement du v. 29:

---

<sup>11</sup> Attribution de Léon Hermann (1951) que personne n’a suivi.

αss' e.[ ]..hpiασ..t.[ *SH*, αss' æti vhpiaσ(α).t.[ *Neri*, ou la partie conservée du v. 41: amf..ik.s.e.[ *SH*, ċmf' ἔλικεῖ τελε[ *Neri*.<sup>12</sup> Plus d'une fois l'examen autoptique du papyrus permet à N. de percevoir les traces des lettres jusqu'alors ignorées (e. g. vv. 1, 9) ou de choisir entre plusieurs leçons proposées dans l'apparat de *SH* (e. g. v. 50). Le mérite particulier de l'éditeur est d'avoir reproduit l'accentuation du papyrus d'une manière systématiquement correcte: on voit rétablis dans le texte les accents "doriens" tels que ταῦτα, beb̄li oi ou gōfsai,<sup>13</sup> et le Bāaki excentrique de *SH*<sup>14</sup> cède la place au Bauk... Il lui arrive même de corriger, grâce à la seule observation ponctuelle des signes diacritiques, l'interprétation des passages entiers: ainsi, le ἴn f̄ōbon étrange du v. 25 (dans le texte de *PSI* 1090 les accents ne sont réservés que pour les mots peu communs ou pour les cas ambigus) pousse N. à conclure que le scribe chercherait à indiquer la *divisio verborum* correcte afin d'éviter la confusion avec *amfobon* (i. e. *amfobon*). La dernière lettre de la lacune devrait donc être e, et toutes les intégrations précédentes sont à écarter.

Les compléments des lacunes de la colonne centrale du *PSI* 1090 (vv. 15–34), dont plus d'un est entièrement nouveau, sont incorporés à l'apparat et expliqués dans un vaste commentaire (p. 232–430), qui est, à mon avis, la partie la plus précieuse de l'ouvrage. Dans les notes aux vers singuliers, N. commence par envisager les données du papyrus et procède ensuite à l'analyse critique des reconstructions antérieures (dont la grande partie s'avère d'être *contra papyrus*) qui se transforme peu à peu en discussion générale incorporant le passage dans l'ensemble du poème. Grâce aux prémisses opportunément avancées, l'intégration que N. propose (ou accepte) émerge, à son tour, comme naturelle et presque sans alternative. Pour conclure, le vers intégré est soumis au traitement métrique scrupuleux, avec l'intention de démontrer qu'il ne contredit pas l'usage de la poétesse.

En apportant une attention soutenue aux traces des lettres, dimensions des lacunes, signes prosodiques etc., N. ne perd pas de vue l'aspect purement littéraire de l'objet de son enquête: son intérêt est constamment focalisé aux "rapporti verticali" entre passages divers, à "la strategia compositiva" d'*Erinna*, au riche symbolisme de ses images et aux sources de son

<sup>12</sup> Tant *æti vhpiaσ(α)* (Maas, Vogliano) qu' *ċmf' ἔλικεῖ* (Bowra) et *τελε* [Lloyd-Jones–Parsons] se retrouvent dans l'apparat de *SH*.

<sup>13</sup> La négligence des éditeurs de *SH* envers les accents doriens du papyrus était signalée par A. Pardini ("Problemi dialettali greci ed interpretazioni antiche e moderne", *ZPE* 85 [1991] 3).

<sup>14</sup> Un vocatif du prénom de l'amie défunte d'*Erinna*; cf. vv. 18, 48, 54, où le papyrus porte *baŷki* ou *b|uki*.

inspiration. La *Quenouille* se révèle donc une œuvre “di natura composita <...>, capace di sintetizzare diverse componenti – quali l’esametro epico, *Stimmungen* saffiche, tecniche tragiche e frammenti di «sublitterary compositions»<sup>15</sup> – intorno a un unico tema: la morte di Baucide” (p. 259).

Dans le cadre d’un compte-rendu, il est impossible d’examiner par le menu l’interprétation du F 4 donnée par N., d’autant plus que la vérification de quelques-uns de ses propos exigerait l’observation directe du papyrus.<sup>16</sup> En espérant y revenir dans des notices spéciales, je voudrais quand même désigner les points où l’apport personnel de N. me semble décisif. Tels sont l’éclaircissement de la double mention de la lune (vv. 6, 12) à l’aide d’une comparaison “saphique”; la défense de l’intégration de Vitelli  $\text{Cm}n.da \text{p}\acute{s}xa[i]$  (v. 13; N. préfère d’ailleurs  $\text{p}\acute{s}xa[j]$ ) dans un *locus* essentiel pour l’explication d’un épisode entier; le traitement de la fameuse *iunctura p\acute{o}dej*... *beb\acute{e}l oi* (v. 32), cette pierre d’achoppement pour les commentateurs; les renseignements ponctuels sur la position économique et sociale des  $\alpha\epsilon\iota\kappa\omicron\iota$  (ad v. 22); la manifestation systématique de l’influence de la tragédie attique sur Erinna (*passim*). Il est pourtant à noter que, si fécond et pittoresque qu’il soit, le style du commentateur devient parfois sibyllin: ainsi, je dois avouer que son explication de l’ $\alpha,\delta\acute{\epsilon}j$  du v. 34 (“In realtà, il pudore di Erinna non determinò la sua assenza all’ $\text{m}\acute{k}for\acute{\epsilon}$  [celle de Baucis. – V. Z.], né è determinato da essa: la supplice”; p. 383) reste pour moi énigmatique. Le sentiment de la pudeur n’étant pas une conséquence tout à fait ordinaire d’un deuil cruel, il est difficile d’étouffer la question “pudore di/per che cosa?”, encore que N. la déclare superflue et même dangereuse (“È proprio la pretesa di individuare una causa o un oggetto precisi per questo pudore che finisce per essere fuorviante”; p. 385).

Les conclusions de N. ont été en partie promulguées dans les *Studi* ainsi que dans une dizaine d’articles concomitants, et j’ai déjà eu l’occasion de signaler mon désaccord sur deux points. *Primo*, il s’agit de l’interprétation symbolique et rituelle du jeu de cel icel ènh (cf. Erinn. F 4, 5–

<sup>15</sup> La citation provient de K. J. Dover (ed.), *Theocritus. Select Poems* (Basingstoke–London 1971) L.

<sup>16</sup> Tel est le cas du v. 16, où N. restitue  $\alpha,\lambda\alpha\langle \acute{\epsilon}\chi\omega \text{ m}\acute{s}g \text{ Yusa}$ , déjà considéré comme impossible par P. Parsons, au lieu d’un  $\alpha,\lambda\alpha\acute{\iota} \acute{\epsilon}\gamma\grave{\epsilon}$  auquel on s’est habitué depuis l’article de Mara Michelazzo Magrini (“Una nuova linea interpretativa della ‘Conocchia’ di Erinna”, *Prometheus* 1 [1975] 231–232). Ce changement d’une seule lettre demeure substantiel pour la distribution des rôles dans le jeu enfantin de cel icel ènh qui est décrit dans les vv. 5–17. Puisque d’après les indications de N. il n’est pas possible d’évaluer la probabilité de la leçon (p. 291: “<del c> è forse riconoscibile il leggero ingrossamento del tratto obliquo”, “il g <...> sembra meno probabile di c”, mais cf. p. 537: “quasi certamente”) et les photos du PSI 1090 semblent témoigner en faveur de Parsons (d’un C, on attendrait la trace de l’extrémité inférieure de la jambe droite; pour une graphie inclinée du G, cf. e. g. v. 34), je me borne à constater que le cri “Je m’arrête” de la part d’un joueur attrapé ne me paraît pas naturel (dans le contexte d’un jeu semblable à celui de la chandelle  $\alpha\epsilon\omega$  ferait plutôt penser à “Je tiens, j’ai attrapé”). Pour une interprétation possible d’ $\alpha,\lambda\alpha\acute{\iota} \acute{\epsilon}\gamma\grave{\epsilon}$ , cf. *Hyperboreus* 5 (1999) 45.

17 Neri et Poll. IX, 125 = 876 [c] *PMG*), qui est de première importance pour toute la reconstruction de la *Quenouille* avancée par N. Pour ne pas récapituler mes objections,<sup>17</sup> je m'en tiendrai à souligner que l'expression homérique  $\alpha\lambda\lambda\epsilon\sigma\kappa\alpha\iota\ \zeta\epsilon\upsilon\sigma\iota$  'descendre' (non 'tomber' ni 'se jeter') d'un chariot,<sup>18</sup> ce qui semble exclure un *katapontismòs* initiatique; d'autre part, les allégories complexes de ce genre sont étrangères, autant qu'il est permis de juger par les fragments conservés, à l'œuvre d'Erinna.<sup>19</sup> Par rapport aux constatations préalables des *Studi* les arguments de N. sont maintenant présentés dans toute leur plénitude (p. 242–253) – mais l'accumulation des qualités attribuées à la tortue dans la mythologie des Kalmouks ou des Iroquois nous laisse sur notre faim, tandis que l'analyse du matériel grec suscite des nouvelles questions.<sup>20</sup>

*Secundo*,<sup>21</sup> je ne peux pas pénétrer les raisons qui font de l'épigramme funéraire *AP* VII, 13 (= T 6) une description de la statue d'Erinna.<sup>22</sup> Selon N., "l'uso di  $\tau\epsilon\chi\acute{\nu}\mu\omega\upsilon\varsigma$ , che in età ellenistica è termine tecnico per indicare la perfetta somiglianza di un'opera d'arte al suo modello, fa pensare che oggetto o destinatario della composizione fosse appunto un ritratto della poetessa" (p. 44; cf. aussi p. 192), mais je ne vois pas comment  $\tau\epsilon\chi\acute{\nu}\mu\omega\upsilon\varsigma$  pourrait avoir cette acception "technique" dans le passage en question (vv. 3–4: ... $\tilde{\alpha}\cdot\alpha\ \tau\acute{\omicron}\delta'$   $\alpha\epsilon\mu\phi\rho\omega\nu$  /  $\epsilon\cdot\pi'$   $\tau\epsilon\chi\acute{\nu}\mu\omega\upsilon\varsigma$   $\iota$   $\rho\alpha\kappa\iota$ : 'b $\epsilon$ skanoj  $\alpha\epsilon\varsigma$ ',

<sup>17</sup> *Ibid.*, 40–55.

<sup>18</sup> E. Delebecque, *Le cheval dans l'Iliade* (Paris 1951) 189–190.

<sup>19</sup> N. évite le terme "allégorie", mais c'est une pure question de mots: ainsi, l'auteur d'un compte-rendu des *Studi*, en rapportant les raisonnements de N. avec approbation, parle, d'une manière tout à fait naturelle, d'une "macabre allegoria" (Imperio [v. n. 3] 296).

<sup>20</sup> Par exemple, la légende étymologique de Chéloné est d'abord enregistrée parmi les témoins de la "fase terrestre e femminile" de la mythologie de la tortue, et presque tout de suite parmi ceux de la "fase marina e maschile" (p. 246–247); le caractère initiatique du jeu  $\kappa\acute{\upsilon}\tau\tau\alpha$  est postulé sans aucun argument (p. 248 *et alibi*); l'assertion "in tutta la letteratura greca la  $\kappa\acute{\upsilon}\tau\tau\alpha$  musicale è sempre la *Landschildkröte*" (p. 247 n. 53) n'est pas tout à fait correcte: cf. les 'Indika'  $\kappa\epsilon\lambda\acute{\iota}\nu\alpha\iota$  (c'est-à-dire celles des  $\kappa\epsilon\lambda\omega\nu\tau\iota\delta\epsilon\iota\gamma\ \nu\acute{\alpha}\sigma\omicron\iota$  dans l'embouchure du golfe Persique) mentionnées par Paus. VIII, 23, 9 ou l'intervention d'Aristophane de Byzance au texte d'Alc. fr. 359 Voigt, brillamment expliquée par... N. lui-même ("Poeti, filologi e patelle", *Eikasmós* 7 [1996] 25–55).

<sup>21</sup> Cf. *Hyperboreus* 9 (2003) 39 n. 7.

<sup>22</sup> La question ne se limite pas à l'interprétation de l'épigramme: pour N., l'existence de cette prétendue effigie confirme le témoignage de Tatien à propos de la statue d'Erinna sculptée par Naukydès, ce qui est essentiel pour la datation de la poétesse (v. *supra*).

'A..da') sans que toute la phrase se transforme en non-sens. Il est symptomatique que dans sa traduction (p. 135) N. interprète l'adverbe d'une manière traditionnelle et qui est, à mon avis, la seule correcte: "Giudiziosa, lo disse a buon diritto / La bambina: 'Davvero invidioso sei tu Ade'" (ce qui veut dire que les paroles d'Erinna sur l'Hadès envieux, émises à propos de la mort prématurée de Baucis, se sont avérées exactes dans son propre destin).

Il est peut-être temps de noter un trait spécifique de l'exégèse de N. que je trouve attaquant du point de vue de la méthodologie. Dans son commentaire au F 4 il parle volontiers de l'"ambiguïté" des mots isolés alors que leur contexte immédiat reste parfois méconnu – comme si la mémoire associative du lecteur fonctionnait à la manière d'un dictionnaire. Loin de minimiser l'importance des 'doubles ententes' dans la "strategia compositiva" d'Erinna, je pense néanmoins qu'on n'a le droit de présumer l'emploi ambigu d'un mot ou d'une expression que s'ils peuvent être interprétés aux plusieurs sens différenciés *en cadre du passage dont ils font partie*. Je prendrais donc garde de partager l'opinion de N. sur l'"ambiguïté" de σ]α]λ ε]σ]σ]αι (p. 269, ad F 4, 11: dans une description probable d'un paysage nocturne "farebbe trasparire in un innocuo «scuoter di vento» <...> lo scuotimento amoroso <...> che condusse Baucide al matrimonio e, di qui, a una tempesta mortale"), d'Ϟ]Ϟ]rome]j (p. 316, ad F 4, 20: 'giocare' et 'suonare, cantare'; mais la seconde acception s'inscrit difficilement dans la phrase), d'᾿᾿᾿ qal ε]μο]ισ]ιν (p. 322, ad F 4, 21: il s'agit des chambres à coucher où Erinna et Baucis jouaient autrefois avec leurs poupées; quoique ces souvenirs d'enfance soient strictement liés aux lamentations et que Ϟ]λ] α]μο]j 'tombeau' soit bien attesté dans la poésie thrénodique, le contexte des vv. 21 sqq. ne semble pas soutenir cette dernière implication), etc. Il va de soi qu'en face d'un papyrus mutilé un philologue se concentre par force sur les mots séparés, en les prenant dans l'ensemble des connotations possibles; mais il en a été autrement pour les lecteurs antiques de la *Quenouille* qui avaient devant eux le texte intégral et cohérent.

Je voudrais maintenant traiter d'une manière plus attentive un sujet particulier qui touche tant l'établissement du texte que le commentaire et, finalement, quelques conclusions relatives à *Nachleben* d'Erinna. Nous nous en rapportons aux deux éloges anonymes de la poétesse qui entrent dans l'*Anthologie Grecque*.

AP VII, 12 (= T 5 Neri):

"Arti l oceuomšnhn se mel issotòkwn æar Ūmmwn,  
 ʔrti d• kukne..J fqeggomšnhn stòmati  
 ½] asen e,j 'Acšronta di | pl atÝ kàma kamòntwn  
 Mo<ra, l inokl èstou despòtij °l akłthj.  
 Sōj d' ᾿᾿᾿šwn, "Hrinna, kal ôj pònoj oũ se gegwne<  
 fq.sqai, œcein d• coroÝj ʔmmiga Pier..sin.

4. °l akłthj *F. Boissonade* : °l ekłthj *P!*, *Neri* : °l ekłtaj *C* : °l akłtaj *Plan*.

AP IX, 190 (= T 7 Neri), 5–6:

ζ ka<sup>ˆ</sup>™p' °l akƒtV mhtrōj fōbJ, ζ ka<sup>ˆ</sup>™f' fstù  
 ~st»kei Mousšwn l ƒtrij™ƒaptonšnh.

5. °l akƒtV **Plan.**, *recc.*, *Eustath.*: °l ekƒtV **P**, *Neri*

Tout d'abord, un problème d'orthographe. D. L. Page fut le premier à affirmer, quoique non sans hésitation, qu' "°l ek- <...> may be right".<sup>23</sup> Il s'agit d'une forme attestée par une vingtaine d'inscriptions de Délos (depuis 181 av. J.-C.) et une épitaphe de Cyrène (II/I siècles av. J.-C.; v. *infra*), connue des grammairiens (Herodian. *De orthogr.* III, 2, p. 517 Lentz; Hesych. h 307; 333 Latte) ainsi que des auteurs byzantins (v. *PG* 87, 3712b; VII siècle ap. J.-C.) et qui a survécu jusqu'au grec moderne (Ϝl ekƒth). Or, N. imprime °l ekƒthj (-V) dans son texte<sup>24</sup> en y ajoutant un commentaire comme voici (p. 191, ad T 5, 4; cf. p. 96): "Questa forma originaria (°l akƒth è frutto di una assimilazione regressiva: cf. Schulze 1892, 435 et Boisacq, *DELG* 316 n. 1), offerta dal cod. **P** tanto qui quanto in T 7, 5, va probabilmente difesa (cf. Peek 1955, 201 e Page 1981, 346)".

Il est cependant à rappeler que l'hypothèse de W. Schulze<sup>25</sup> était retournée par son auteur l'année même de la parution des *Quaestiones epicae*.<sup>26</sup> Après avoir examiné l'emploi d'°l akƒth et d'°l ekƒth dans les catalogues inventaires déliens, Schulze conclut, cette fois sans appel, qu'°l ek- est une "Vulgärform <...>, die schon der 'Gemeinsprache' des 2. vorchristlichen Jhdts angehörte".<sup>27</sup> On a d'autant moins de raisons de contester ce verdict que le déchiffrement des textes mycéniens, en nous fournissant un *a-ra-ka-te-ja* 'fileuses', a clos pour de bon la question de priorité. Or, °l ekƒth n'est pas une forme originelle, mais un fruit de dissimilation

<sup>23</sup> D. L. Page (ed.), *Further Greek Epigrams*. Rev. and prep. for publ. by R. D. Dawe and J. Diggle (Cambridge 1981) 346. Dans le texte de Page on trouve pourtant °l ak-

<sup>24</sup> Cette innovation est maintenant reprise, sur la base des *Studi*, par F. Conti Bizzarro ("Note alle testimonianze su Erinna", *Vichiana*, ser. IV, 3 [2001] 101–102).

<sup>25</sup> G. Schulze, *Quaestiones epicae* (Gueterslohæ 1892) 435 n. 3. Grâce à E. Boisacq (*Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes* [Heidelberg 1950] 316 n. 1), la remarque de Schulze a trouvé chemin dans les dictionnaires: v. J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch I* (Bern–München 1959) 676; A. J. Van Windekens, *Dictionnaire étymologique complémentaire de la langue grecque* (Leuven 1986) 95.

<sup>26</sup> W. Schulze, "Zu den Idiomatica Nominativa: CGL. 2. 537 ff.", in: idem, *Kleine Schriften* (Göttingen 1966) 357–358 avec n. 6. Cette *retractatio furtiva*, parue dans *KZ* en 1895, porte la date "3. 10. 1892".

<sup>27</sup> *Ibid.*

régressive a : a > e : a, un phénomène répandu du grec hellénistique.<sup>28</sup> Les formes de ce type, telles que *didḥskal oj* ou *kreb(b)atḥrion*, ne semblent pas avoir quitté la périphérie du langage littéraire jusqu'à la fin de l'antiquité,<sup>29</sup> ce qui rend peu probable l'authenticité d'οΙ ek- dans le texte de deux épigrammes raffinées du III/II siècles av. J.-C.<sup>30</sup> D'autre part, l'orthographe de *codex Palatinus*, en outre "des plus fantaisistes et assez naïvement adaptée à la prononciation",<sup>31</sup> se caractérise spécialement par la confusion (tant soléciste que purement mécanique) de e et a.<sup>32</sup>

<sup>28</sup> Cf. A. Thumb, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus* (Straßburg 1901) 17; H. Pernot, "Grec d'Égypte et grec des Écritures", *REG* 44 (1931) 167–168; 200–204; E. Schwyzler, *Griechische Grammatik I* (München 1959) 258; E. Maysler, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*. 2 Aufl., bearb. von H. Schmoll. I, 1 (Berlin 1970) 33–35; etc.

<sup>29</sup> En vue de cela il est vraisemblable qu'ϠϠ' οΙ ekḥtV dans une élégante épithaphe cyrénéenne de II/I siècles av. J.-C. (*GVI* 758, 4; C. Breuer, *Reliefs und Epigramme griechischer Grabmäler* [Köln 1995] 90–94) soit un solécisme du graveur (mal accoutumé à la langue poétique, à juger par l'erreur qu'il a commise au vers suivant: v. D. M. Robinson, "Inscriptions from the Cyrenaica", *AJA*, 2 ser., 13 [1913] 161). De toute façon, la référence de N. "cf. Peek 1955, 201" est déroutante. Évidemment, dans l'édition 'diplomatique' de *GVI* W. Peek a reproduit l'orthographe οΙ ek-, mais il n'en résulte guère qu'il l'ait jugée comme authentique; par contre, dans son anthologie bilingue de 1960 (une sorte d'*editio minor* qui s'adresse à un éventail plus large de lecteurs) la forme est corrigée en ϠϠ' οΙ akḥtV: *Griechische Grabgedichte*. Griechisch und deutsch von W. Peek (Berlin 1960) 96, № 132.

<sup>30</sup> Cette datation d'*AP* VII, 12 et IX, 190 est acceptée par N. dans l'introduction (p. 97) comme la plus vraisemblable, bien que dans le commentaire *ad locc.* (p. 189; 194–195) il se montre plutôt sceptique. Ce n'est pas la seule fois que dans les diverses parties de son ouvrage l'auteur se prononce sur le même problème d'une manière sensiblement différente. Par exemple, dans une note polémique de l'introduction (p. 48 n. 54) il insiste que les épithètes données à Erinna par les poètes de l'*Anthologie* "indicano 'giovinezza', non 'verginità'"; cependant dans le commentaire (p. 201–202) un des épithètes en question (*AP* IV, 1, 12 = T 9: 'Hr.nnhj parqenōcrwta krōkon) est justement traité comme voici: "Il fiore del croco <...> può essere il simbolo di verginità (è infatti qui parqenōcrwj) come di morte <...>. L'*hapax* ritorna sull'immagine della poetessa-pa-ς (cf. TT 4, 6, 7, 12), la cui verginità è l'icastica idealizzazione della purezza poetica: di cui la traduzione «verginal colore». Comparer aussi p. 328 (ad F 4, 22): "Ἡ ἀκῆθῆ divenne, presumibilmente già in età antica, il titolo della sua opera" (une formule qui semble exclure que le titre remonte à Erinna) et p. 397 (ad F 4, 39): "Non può allora meravigliare che <...> già anticamente (Erinna stessa?) si ricavasse un patetico titolo per l'intero poemetto". Cf. *infra*, n. 46.

<sup>31</sup> P. Waltz (ed.), *Anthologie Grecque*. 1 partie: *Anthologie Palatine I* (Paris 1960) XLIII.

<sup>32</sup> G. Finsler, *Kritische Untersuchungen zur Geschichte der Griechischen Anthologie*. Diss. (Zürich 1876) 42; Preisendanz (v. n. 6) LXII.

Quant à l'intervention du correcteur de *Palatinus* (C) à *AP* VII, 12, 4, elle trouve une parallèle suggestive dans le texte d'*AP* VII, 424, 6:  $\text{ᾠ akftaj P}^1$ ,  $\text{Pl.: ᾠ ekftaj C}$ . Cette troisième (et dernière) manifestation d'un  $\text{ᾠ ek-}$  dans la tradition manuscrite de l'*Anthologie Grecque* est particulièrement suspecte, parce que *AP* VII, 424 appartient à Antipatre de Sidon qui emploie ce mot encore trois fois, et toujours avec un -a- (VI, 160, 5 [fil hl  $\text{ḗkatoj}$ ]; 174, 4; VII, 14, 6).<sup>33</sup> Il est donc permis de conclure que la confusion arbitraire d' $\text{ᾠ ak-}$  et  $\text{ᾠ ek-}$  existait déjà dans le *codex Michaelis Chartophylaxis*, une copie abrégée de l'autographe de l'anthologie de Constantinos Céphalás et une source principale de corrections de C jusqu'à *AP* VII, 432.<sup>34</sup>

Je me suis attardé dans ces détails parce que l'ouvrage de N. est une structure savamment équilibrée dont chaque élément, même le moins significatif, est gros de conséquences. Ainsi, le choix de l'orthographe  $\text{ᾠ ek-}$  lui donne une raison de remettre en doute l'hypothèse reconnue de F. Jacobs, d'après lequel la mention de la "quenouille" dans les deux épigrammes citées plus haut serait une allusion au titre du poème d'Erinna (attesté par *Suda* et Eustathios; v. T 16 a–b Neri):<sup>35</sup> "Se pure il titolo del *po.hma era ᾠ akftth* <...>, –conclut N., –è strano che gli epigrammatisti vi alludessero in una forma diversa" (p. 96, n. 144).

Une autre objection de N. contre l'hypothèse de Jacobs me semble aussi problématique. En commentant *Mo<ra, l inokl èstou despòtij ᾠ akftthj* de T 5, 4, il remarque (p. 191): "L'immagine della conocchia delle Moire è topica: cf. e. g. Antip. Sid. *AP* VII, 14, 6 <...>. Difficilmente si potrà dedurre di qui che questo fosse il titolo del poemetto di Erinna". Il serait instructif de confronter ce jugement avec celui de W. Peek, quoique émis sur un autre propos et lui aussi exagéré: "Die Verbindung  $\text{ᾠ akftth Moirî n}$  kommt allerdings niemals vor".<sup>36</sup> Or, dans le vaste ensemble de la poésie funéraire grecque la quenouille de Moires n'est mentionnée, autant que je sache, qu'en *AP* VII, 12 et *AP* VII, 14;<sup>37</sup> l' "e. g." de N. est donc

<sup>33</sup> À remarquer est la fidélité d'Antipatre envers la forme pseudo-dorienne  $\text{ᾠ akfta}$ .

<sup>34</sup> Sur le manuscrit de Michel l'Archiviste, v. A. Cameron, *The Greek Anthology from Meleager to Planudes* (Oxford 1993) 111–112; 116–120.

<sup>35</sup> F. Jacobs, *Animadversiones in epigrammata Anthologiae Graecae secundum ordinem analectorum Brunckii* III/2 (Lipsiae 1803) 162–163. Parmi les nombreux philologues qui ont partagé cette opinion, A. et Av. Cameron ainsi qu'A. D. Skiadas méritent une mention spéciale.

<sup>36</sup> W. Peek, "Zu den Gedichten des Marcellus von Side auf Regilla und das Triopion des Herodes Atticus", *ZPE* 33 (1979) 80.

<sup>37</sup> Les *ghraia*  $\text{ᾠ akftai}$  d'*IG* XIV, 1389, 18 (= W. Ameling, *Herodes Atticus I* [Hildesheim 1983] № 146) n'ont rien à voir avec les Moires, comme l'a ingénieusement démontré Peek ([v. n. 36] 80–81; cf. Ameling, *ad loc.*). Par contre, chez les poètes

plutôt désorientant.<sup>38</sup> La validité de cet *argumentum ex absentia* peut être confirmée par les raisons suivantes:

– l’image des Moires filant la vie humaine est une des plus fréquentes dans les épigrammes funéraires, qui abondent des termes de tissage tels que *m.toj*, *nÁma*, *l.non*, *Ÿtraktoj*, *kl wst»r*, *kl î sma* etc.;<sup>39</sup>

– *°l akĕth* est un mot approprié par le langage poétique depuis Homère et dont la prosodie convient aux vers dactyliques pour ne pas en désirer mieux;

– Antipatre de Sidon, l’auteur d’*AP* VII, 14, connaissait sans doute *AP* VII, 12, puisqu’il y répond, comme N. lui-même s’incline à le croire,<sup>40</sup> dans son éloge d’Erinna (*AP* VII, 713 [= T 8]).

Il en résulte que l’*°l akĕth Mo..raj* d’*AP* VII, 12, 4 n’est pas une “*immagine topica*”, mais une variation rare, sinon novatrice, dont il est légitime de chercher les motifs; l’allusion à la *Quenouille* d’Erinna, “*der aus Worten und Versen bestehenden °l akĕth*”<sup>41</sup> dont la Moira elle-même n’est pas *despôtij* (cf. vv. 5–6), me paraît donc s’imposer.

Si je ne défends pas l’hypothèse de Jacobs à l’égard d’*AP* IX, 190, 5–6 (cf. N., *ad loc.* [p. 196]: “difficilmente si tratterà di un’allusione al titolo del poemetto <...>; sia l’*°l akĕth* che l’*fstôj* (propriamente il ‘telaio’) sono strumenti del lavoro femminile in tutte le epoche”), c’est parce que je la trouve suffisamment soutenue par A. et Av. Cameron: “Only if the poem was already known by this title would there be any point in the insistence in *AP* IX, 190 on Erinna’s connection with spinning”.<sup>42</sup> Il reste à ajouter que les *Begleitungsgedichte* de l’*Anthologie Grecque* contiennent souvent des

latins *colus Parcarum* devient un cliché dès l’époque augustéenne; v. *ThLL* III, 1744–1745.

<sup>38</sup> Même en dehors des contextes funéraires je n’ai pu recueillir que trois exemples: *IG* XII, 5, 739 (= M. Totti, *Ausgewählte Texte der Isis- und Sarapis-Religion* [Hildesheim 1985] № 2), 170–172 (I siècle av. J.-C.; texte incertain); *PGM* IV, 1358 (*da.. monej streyhl ĕkatoi*; II siècle ap. J.-C.); Nonn. *Dion.* I, 367 (*dushl ĕkatoj Mo«ra*). Je ne mentionne pas *Mo«rai.. crus[al ĕkatoi]* de Bacchyl. fr. 24, 8 Sn.–M., car il ne s’agit que d’un “*Glanzwort*” applicable à toutes les divinités féminines: v. H. Maehler, *Die Lieder des Bakchylides* I, 2 (Leiden 1982) 219.

<sup>39</sup> Outre les ouvrages allégués par N. *ad loc.*, v. A. Mayer, *Moira in griechischen Inschriften*. Diss. (Gießen 1927) 25–29; R. Lattimore, *Themes in Greek and Latin Epitaphs* (Urbana 1942) 159–161; Peek, *ibid.*; A.-M. Vérilhac, *Pa«dej Ÿwroi: Poésie funéraire* II (Athènes 1982) 353–358. Parmi les notices consacrées aux passages singuliers, v. surtout: P. Roussel, “Les fuseaux des Moires”, *REG* 46 (1933) 273–276; A. S. F. Gow, “*Kl wst»r* ‘Spindle’”, *CR* 57 (1943) 109.

<sup>40</sup> V. p. 190 (ad T 5, 2); C. Neri, “Il poemetto e l’epigramma”, *AevAnt* 10 (1996) 207.

<sup>41</sup> A. Skiadas, *Homer im griechischen Epigramm* (Athen 1965) 135.

<sup>42</sup> A. and Av. Cameron, “Erinna’s *Distaff*”, *CQ*, N.S. 19 (1969) 287.

allusions recherchées aux titres d'ouvrages qu'elles accompagnent: cf. surtout *AP IX*, 25; 63; 206.

Je passe maintenant aux menues observations sur quelques passages de l'introduction et du commentaire de N.

P. 45, n. 40: N. Hopkinson ne niait pas la parenté linguistique d'Erinna et Théocrite; la constatation citée par N. ("the surviving fragments <...> have nothing of substance in common with Theocritus' poem"; v. N. Hopkinson [ed.], *A Hellenistic Anthology* [Cambridge 1988] 174), n'étant en outre qu'une simple reprise de celle de P. Maas (v. *RE* 6 Suppl. [1935] 55), envisage les possibles rapports thématiques entre la *Queenouille* et Theocr. 28 qui porte le même titre.

P. 97, n. 146: pour l'adresse à l'οΙ ακ£th dans l'incipit d'un poème, cf. *POxy* 3724, fr. 1, col. VI, 16.

P. 199–200, ad T 8 (= *AP VII*, 713), 4 (cf. *Studi*, 221): le renvoi à Eur. *Phoen.* 1267–1268, où *kwl àsai* avec un *accusativus cum participio* signifie naturellement 'empêcher', ne jette aucune lumière sur l'emploi singulier de ce verbe dans le passage en question; pour celui-ci, cf. quelques parallèles significatives (tirées des épigrammes funéraires) dans une note de R. G. M. Nisbet et M. Hubbard à Hor. *Carm.* I, 28, 2.

P. 202; 205, ad T 10 (= *AP IX*, 26): en commentant le catalogue de *qeogl' èsswn gunaikî n* composé par Antipatre de Thessalonique, N. remarque que le nom d'Erinna s'y trouve privé d'épithète ("come anche Prassilla e Mero, cui pero è concesso l'onore dei primi posti") et y voit un reflet de la sous-estimation d'Erinna "moderniste" de la part du cercle poétique macédonien. Quoique fine, cette supposition<sup>43</sup> semble négliger les raisons purement stylistiques: dans les catalogues de ce genre l'inégalité des *kî l* a devient un des moyens principaux pour éviter la monotonie, et l'allongement progressif de trois syntagmes similaires (*[a]* "Hrinnan, *[b]* Tel šsil l an ċgakl ša *[c]* ka' sš, *KŌrinna*, / *qoàrin 'Aqhna..hj Ćsp.da mel yamšnan*) est un procédé qu'on retrouve souvent chez les auteurs antiques (v. E. Fraenkel ad Aesch. *Ag.* 1243, K. J. Dover ad Theocr. 1, 100–101, etc.). Le fait que dans la *Ballade des seigneurs du temps jadis* le comte d'Auvergne n'est mentionné que par le nom, le duc de Bourbon qualifié de gracieux et "le roy Scotiste" célébré en quatre vers, ne nous dit rien sur les sympathies politiques de Villon.

P. 207, ad T 11 (= *AP XI*, 322), 1: l'*hapax ·izwrŪcoj (grammatikî n per.erga gšnh, ·izwrŪca MoŪshj / Ćl l otr..hj)* pose un problème exégétique: s'agit-t-il de "chercheurs des racines" (pour s'en nourrir ou pour quelques obscures opérations médico-magiques)<sup>44</sup> ou de ceux qui "déracinent" l'arbre vert de la poésie?<sup>45</sup> La première explication, quoique moins répandue, me semble préférable: cf. Plut. *Mor.* 473 A, l'em-

<sup>43</sup> Peu après la parution des *Studi* elle était acceptée par G. Burzacchini ("Sul 'canone' delle poetesse: Antip. Thess. *AP IX*, 26 [= *XIX G.-P.*]", *Eikasmós* 8 [1997] 130).

<sup>44</sup> Cf., e. g., la paraphrase de Jacobs citée par N. ('qui in poetarum operibus non flores sectamini, sed radices obscura diligentia conquiritis'), ou *LSJ* s. v. ('root-grubbing').

<sup>45</sup> Cf., e. g., les traductions de H. Grotius ('qui scripta vetusta / suffoditis'), W. R. Paton ('ye who dig up by the roots the poetry of others'), A. S. F. Gow – D. L. Page ('up-rooters of others' poetry') et R. Aubreton ('taupes rongeuses de l'inspiration d'autrui').

ploi analogue de ·izotōmoj et les formations telles que crusrwŭcoj, mil twrŭcoj etc. N. se borne à alléguer, sans aucune distinction, les composites tumbwrŭcoj, toicwrŭcoj et ·izwruce-n, dont le premier élément a trois significations différenciées (*resp.* ‘ce qu’on fouille’, ‘ce qu’on sape’ et ‘ce qu’on déterre’). Au v. 5 de la même épigramme, l’interprétation de pa<dej Cercōmenoi comme “i botoli” de Callimaque, c’est-à-dire les jeunes adeptes de la poésie nouvelle méprisée par Antiphane, me semble difficile à soutenir, puisque le destin de ceux-ci ne devrait pas inquiéter le poète; l’identification traditionnelle (les adolescents qui commencent leurs études aux écoles des *grammatiko.*) demeure donc plus convaincante.

P. 324 et 543, ad F 4, 22: pour l’emploi de prŭj ōrqrōn dans la poésie ‘post-érinnienne’, cf. aussi Herond. 7, 42.

P. 367–375, ad F 4, 31–32: la reconstruction tī tu katakl a[.]ioiōa tō [m•n l..pon, Ξ]λλα δ• l e..pw[.] / oŭ gēr moi pōdej ἐντὶ [l]ι[ρ]άν] Ξπο δὶ μα βέβλ’oi (31 suppl. Neri [dub.], 32 Maas) présuppose une triple répétition du même verbe dans deux vers voisins, phénomène dont je ne connais pas des parallèles dans les fragments d’Erinna.

P. 458–459, ad F ° 16 (= POxy I, 8 = [406] SH), v. (a) 3: le vers est restitué et commenté de la manière suivante: “e. g. t]Ānaı «p’ [ῥ]γεᾶν]τι ῥ[ὶ]ὸ kōs]kinon ῥῆ nekŭes[sin; de Danaïdibus”. Cette intégration est fort ingénieuse et peut bien être vraie; pourtant, en ce cas l’opinion sceptique de N. sur la datation du fragment (“non è stato possibile, del resto, determinare anche solo approssivamente l’età di queste composizioni”)<sup>46</sup> est à corriger, du fait que le motif de la punition des Danaïdes est inconnu jusqu’à l’époque hellénistique. Le *testimonium antiquissimum* n’est fourni que par [Plat.] *Axioch.* 371e, tandis que les passages des auteurs du V–IV siècles av. J.-C., allégués par N. *ad loc.* (Philetæer. fr. 17, 5 K.–A., Plat. *Gorg.* 493 b, Xen. *Oec.* 7, 40 etc.; v. p. 458 et 497) ne portent pas sur les Danaïdes mais sur les ἄνδρες (aussi bien les hommes que les femmes).<sup>47</sup>

P. 459: à propos de “l’epanalessi pa..sai... pa..sai” (on préférerait parler de l’anaphore) dans le v. (b) 3 du même fragment, il faudrait, à mon avis, citer non seulement *Hymn. Merc.* 192, mais aussi Call. *Hymn. Dian.* 14 = 43; je me risquerais même à émettre la supposition que le poète de POxy I, 8 (b) imita *sine variatione* le passage de Callimaque, qui, à son tour, avait imité *cum variatione* l’hymne homérique.

Parmi les appendices dont l’édition de N. est généreusement fournie, on découvre avec une gratitude particulière le *Thesaurus criticus* qui s’attache à réunir toutes les intégrations et conjectures proposées par le passé au texte des *testimonia* et des fragments, sans négliger les *spuria*. Il est inutile de souligner l’importance de cette liste minutieuse de trente pages, et les éditeurs futurs non seulement d’Erinna, mais aussi, par exemple, de l’*Anthologie Grecque* n’hésiteront pas à en profiter. La majeure partie des inexactitu-

<sup>46</sup> Dans une autre partie de son ouvrage N. accepte une datation plutôt tardive (p. 113: “il frammento di natura molto probabilmente ellenistica”), ce qui me semble bien-fondé.

<sup>47</sup> La discussion était entamée par E. Rohde (*Psyche* [Tübingen 21898] I, 326–329); sur toute la question, v. E. Keuls, *Water-Carriers in Hades* (Amsterdam 1974).

des et des omissions qu'on trouve dans ce *Thesaurus* concernent un passage litigieux de Properce (II, 3, 9–22 = T<sup>oo</sup> 19; p. 475–476); avant de les énumérer, répétons qu'il s'agit d'un 'faux témoignage' qui n'a presque rien à voir avec le thème principal de l'ouvrage – car N. condamne, et à juste titre, la fameuse correction de Beroaldus<sup>48</sup> *carmina quae Herynes* en v. 22. Dans le paragraphe qui suit, je retiens les abréviations de l'auteur (v. p. 465–470).<sup>49</sup>

**15:** *nec si quando Arabo* de Garrod était défendu par H.-Chr. Günther (*Quaestiones Propertianae* [Leiden–NY 1997] 98), et *papilla* de Dorv.<sup>1</sup> par H. Paldam (*Sexti Aurelii Propertii Carmina* <...> Ed. H. Paldamus [Halis Saxonum 1827] 262). **17:** D. Carutti ne proposait ni *quanto* ni *quando*, mais adopta *quantum cum* de Lachmann, correction appuyée aussi par Luck<sup>4</sup>. **20:** la liste des éditeurs qui ont préféré l'orthographe *Aganippaeae* (*pace* N., correcte) devrait s'ouvrir avec le nom de Housman ("AIOS and EIOS in Latin Poetry [1914]", in: *The Classical Papers of A. E. Housman* [Cambridge 1972] II, 892). **22:** parmi les partisans de *carmina, quae quivis non putat aequa suis* on ne retrouve pas Rams. (dub.), Hosius (dub.) et Th. Birt (*Die Cynthia des Propertius* [Leipzig 1923] 30; 110, avec une variation singulière – *quivis* ferait allusion à Horace!); la ponctuation *carmina, quae quivis, non putat aequa suis* apparut déjà, bien avant Rothstein, dans l'édition de M. Haupt–J. Vahlen (Lipsiae<sup>2</sup> 1885); à côté de *carmina quae quamvis* au lieu de **j** (i. e. *recentiores*) il faut lire **s** (i. e. cod. Salmant. bibl. Univers. 85); aux témoins de *carmina quae lyr(i)nes* (vel sim.) est à ajouter le fameux Groninganus (**83** Hanslik), un manuscrit que Lachmann considéra à tort de première importance, ce qui explique le succès de *carminaque Erinnes* auprès des éditeurs du XIX<sup>e</sup> siècle; dans le répertoire de ceux-ci manquent Paldam (v. *supra*), Haupt (Lipsiae 1853; <sup>3</sup>1868), F. A. Paley (London 1853; <sup>2</sup>1872) et Caru.; *carmina quae quinis* de Rossb.<sup>1</sup> était approuvé par J. P. Postgate (*Select Elegies of Propertius* [London<sup>2</sup> 1895] XIX); au lieu de "*carminaque haec Anytes Heins.*"<sup>2</sup>, il faut lire "*carminaque aequa Anytes Heins.*"<sup>2</sup> (v. N. *Heinsii Animadversionum libri IV*

<sup>48</sup> Et non, semble-t-il, d'Antonius Volscus, comme N. l'affirme. L'attribution de cette conjecture demeure inopinément compliquée; encore en 1845 Hertzberg prouvait, avec un développement spécial muni des citations nécessaires, qu'elle apparut pour la première fois dans les *Commentarii in Propertium* de Beroaldus (Bononiae 1487, rédigés en 1486) et puis dans la seconde édition de Volscus de 1487/8, tandis que dans celle de 1482, on lit encore *carmina quae quivis* (G. A. B. Hertzberg [rec.], *Sex. Aurelii Propertii Elegiarum libri quattuor* III [Halis 1845] 94). Néanmoins N. fait remonter la correction à "Volscus 1482" (p. 108 etc.; cf. *Studi*, 110: "lo Scaligero <...> e Hertzberg <...> danno a Beroaldo una congettura di Volsco"). Faute de pouvoir consulter l'édition de Volscus de 1482, je n'ose pas porter un jugement; il faut quand même remarquer qu'une monographie récente sur les études propertiennes de Beroaldus, y compris ses relations avec ceux de Volscus (A. Rose, *Beroaldo der Ältere und sein Beitrag zur Properz-Überlieferung* [München–Leipzig 2001] 302; cf. 277 et 280), confirme les paroles de Hertzberg.

<sup>49</sup> Quelques-unes des méprises indiquées ci-dessous sont dues aux prédécesseurs de N. (notamment à W. R. Smyth, R. Hanslik et G. Burzacchini), dont il a reproduit les données. Je remercie le prof. J. L. Butrica pour avoir précisé, d'après sa collation, une leçon de cod. Groninganus.

[Harlingae 1742] 680); l'indication "esse cum **j** Scal.<sup>1</sup>" est inexacte, car Scaliger n'a fait usage que d'un *seul* cod. Cuicacianus (**t** Hanslik); omises sont les corrections: *carminibus, quae quis non putet aequa suis*<?> F. Maturantius (cod. Romanus bibl. Casanat. 3227 = 72 Hanslik; v. J. L. Butrica, *The Manuscript Tradition of Propertius* [Toronto 1984] 152; 292–293); *et sua cum veteris committit scripta Corinnae / carminaque antiquae non putat aequa suis* Th. Korsch ("Ad Propertium", *Филологическое обозрение* 16 [1899] 56–57); *carmina enim quaevis* H.-Chr. Günther (*op. cit.* 99); *carmina, quae ipsa Corinna aestimet aequa suis* Ch. E. Murgia ("The Division of Propertius 2", *MD* 45 [2000] 214). En fin de compte, la conjecture de A. Traina *carmina, quae quivis non neget aequa suis*, saluée par N. ("fort. recte"; v. aussi p. 219), me semble prêter le flanc aux objections, parce que la glose de *non neget* devrait être *putet* et non *putat* et qu'il n'est pas facile de saisir ce que cette supposée glose viserait à expliquer (sur ce sujet, v. aussi: G. Giardina, "Properzio 2, 3, 22", *QUCC* 73 [2003] 149).

Un autre appendice, intitulé *La lingua* (p. 518–548), comprend un exposé introductif suivi d'un inventaire analytique des formes. Ici encore, N. avance une conception originale: les dorismes d'Erinna ne sont pas le fruit du *coloris local* (la patrie de la poétesse ne doit donc pas nécessairement être cherchée dans la région dorienne), mais s'inscrivent bien dans le langage conventionnel de la lyrique chorale. Sans vouloir contester cette hypothèse, on peut dire que l'exposé de N. simplifie perceptiblement la question: on s'attendrait à une discussion plus développée sur l'emploi de *tu* (en annonçant que "non mancano, tra l'altro, esempi di *tŪ* lirico-corali" [p. 304] N. traite cet accusatif rare ensemble avec les autres formes du pronom commençant par *t-*, ce qui ne me semble pas juste)<sup>50</sup> ainsi que de la flexion *-mej* (il est frappant qu'*ç* |*θŪ*romej du F 4, 20 ne reçoive aucun commentaire dialectologique et ne figure même pas parmi "i dorismi occasionali").<sup>51</sup>

<sup>50</sup> Cf. aussi p. 536, où une remarque de L. A. Stella ("Intorno ai nuovi frammenti di Erinna", *RIL*, 2 ser., 62 [1929] 829: "ritroviamo in Erinna il pronome dorico *tu*, che hanno disdegnato Pindaro, Bacchilide e Simonide") est qualifiée de "temeraria" et "smentita da Alcmane, Stesicoro, Pindaro e – limitamente al dativo *toi* – anche da Simonide e Bacchilide". Les indications de Stella sont cependant exactes, puisque l'accusatif enclitique *tu* n'apparaît dans la lyrique chorale qu'en Alcman. (?) fr. 168 *PMG*; Pindare emploie *tŪ* (nom.), mais toujours *se* ou *te*. N. renvoie au livre connu de M. Nötiger (*Die Sprache des Stesichorus und des Ibycus* [Zürich 1971] 87); mais ce sont juste les relevés du philologue suisse qui démontrent la complexité du problème d'une manière parfaitement évidente. Il est inutile de dire que *toi* de Simonide et Bacchylide, "das seit Homer allgemein (auch in ionischer Dichtung) als enklitisches Pendant zu *so...*literaturfähig ist" (Nötiger, *ibid.*), ne prouve rien ici.

<sup>51</sup> Dans le domaine de la lyrique chorale, *-mej* est, autant que je sache, presque exclusivement limité aux fragments d'Alcman (et au fr. adesp. 98 *PMG*), poète étroitement lié à la Sparte et dont le langage dorien est marqué des traits particuliers qui n'étaient pas repris par la tradition successive.

Le dernier des appendices (p. 549–577) est consacré à la métrique d’Erinna, le terrain de recherches que les prédécesseurs de N., troublés par les difficultés que causait le texte lacunaire du F 4, ont laissé presque intact. Au cours de cette entreprise dangereuse, N. montre l’exemple d’un analyse sobre et correct, en distinguant soigneusement les *disiectae membra poetria* des intégrations des philologues, si plausibles qu’elles soient: l’auteur donc tend, selon sa formule heureuse, à une “puntualizzazione, verso per verso, di ciò chi è certo, probabile, o puramente congetturale” (p. 556). Une enquête approfondie, portant une attention spéciale à la métrique verbale, aboutit aux conclusions qui pourraient concourir tant à l’étude de la technique poétique d’Erinna qu’à la reconstruction de son œuvre.

Dans la section *Correptio ‘Attica’* (p. 573; cf. aussi 539) on est étonné de voir, parmi les exemples de la valeur biconsonantique de *muta cum liquida (vel nasali)*, les formes *mikra.*, *matrōj*, *pa.cnia* dont la première voyelle est longue, *prūmmaqen*, *cm̄n.da*, *gumna<sin* avec un groupe *-mm-* qui ne cause jamais une *positio debilis* et, finalement, *kra[d.v* qui dans le texte du F 4, 19 est précédé d’un <sup>th</sup>. L’élimination de ces cas aurait considérablement changé le pourcentage total des *correptiones* (deux fois à cinq, c’est-à-dire 29%; les 18% de Simonide ne sont donc guère “cifre <...> superiore a quelli di Erinna”), si la pauvreté extrême des données ne rendait pas futiles toutes les spéculations sur le sujet.<sup>52</sup>

La qualité particulière du livre de N., c’est que le traitement de chaque détail y est accompagné, en bas de page, d’une liste complète des philologues qui ont approuvé telle ou telle opinion; ces références méthodiques font de la présente édition un guide vrai et propre de *studia Erinniana* désormais indispensable pour quiconque déciderait de s’y plonger. La bibliographie de l’ouvrage est si copieuse qu’elle ne laisse à regretter (beaucoup plus que les lacunes peu nombreuses indiquées ci-dessous ou les *errata* accidentels inévitables dans un volume de sept cent pages)<sup>53</sup> que la surabondance des renvois: par exemple, la mention du livre suggestif de R. Nünlist (p. 308) n’ajoute rien à la discussion sur l’emploi de *dian>comai* dans F 3, 1, de même que l’article *Acer/acerbus/acidus* de l’*Enciclopedia Virgiliana* ne

<sup>52</sup> D’autant plus qu’<sup>’</sup>*Alfrod.ta* (F 4, 30) est un nom propre, *katagre<* (F 3, 2) une correction de Bergk que N. lui-même n’accepte pas et les *katak̄l a.oisa* de F 4, 31 et 48 (*eadem sede*) ne constituent pas deux exemples indépendants puisqu’il s’agit sans doute d’une sorte de refrain.

<sup>53</sup> Le renvoi “Eitrem 1932, 2477–2488” (p. 191) n’est pas expliqué dans la bibliographie (il s’agit de l’article *Moirā* de *RE*); le titre de “Birt 1887” (p. 584) est *De Romae urbis <nomine> sive De robore <Romano>*; dans l’explication de la référence “Skinner 1982” (p. 629) il convient de lire “*CW* LXXV (1982) 265–269”, non “273–299”. N. A. Čistjakova, mentionnée dans les notes plus d’une fois, ne se retrouve pas dans l’*Index philologorum*.

peut qu'encombrer la liste des contributions consacrées au *topos* de l'Ἐριννα (p. 9, n. 4), où il est placé à côté des monographies classiques de R. Lattimore et E. Griessmair. Je me permettrais quand même de proposer quelques compléments bibliographiques.

Aux avocats de *Künstlerkatalog* de Tatien et donc prédécesseurs de N. dans sa datation d'Erinna (p. 42–46) il faut ajouter Paul Bernard (“Le rhyton de Nisa. I: Poétesses grecques”, *Journal de savants* 1985, 25–118, surtout 97 suivv.). L’hypothèse (aujourd’hui largement répandue) selon laquelle le titre Ἐριννα devrait évoquer les associations avec les Moires fileuses (p. 95–96), fut proposée pour la première fois, bien que dans le contexte assez curieux et par la suite d’une mésinterprétation, dans le second volume de *Mutterrecht* de J. J. Bachofen (*Gesammelte Werke*. Hrsg. von K. Meuli. III [Basel 1948] 836; cf. 810–811). La note de N. sur la valeur de Ἐριννα dans la terminologie critique des poètes hellénistiques (p. 187) reste incomplète faute de mention du développement spécial consacré à ce propos par Mario Puelma (*Lucilius und Kallimachus* [Frankfurt a. Main 1949] 139–140 Anm. 2). La liste des poètes auxquels on avait tenté d’attribuer l’épigramme anonyme *AP* VII, 12 (p. 189) devrait inclure Méléagre (U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos* I [Berlin 1924] 108 Anm. 4); concernant l’attribution à Léonide de Tarente, elle était défendue non seulement par Stadtmueller, mais aussi par Albert Wifstrand (*Studien zur Griechischen Anthologie* [Lund 1926] 67). À propos de Ἐριννα un “*Omhron* d’*AP* IX, 26, 3 (p. 204) on attendrait la mention (et la réfutation) des arguments de Giuseppe Giangrande, qui a traité cette question trois fois (v. *CR* 80 [1966] 151–152; *Scripta minora Alexandrina* [Amsterdam 1981] II, 329; *AC* 68 [1999] 240–242). Sur la généalogie littéraire de l’épithète *Aganippaeus* (p. 221–222) v. la mise au point de D. O. Ross (*Backgrounds to Augustan Poetry* [Cambridge 1975] 33; 97–98; 118 n. 1). Pour la reconstruction du jeu *cūtra* (dont la description de la part de N. n’est pas entièrement correcte; v. p. 283 *et alibi*) sont de première importance les éclaircissements portés par A. Mau (*RE* 3 [1899] 2528–2529). Finalement, puisque dans sa bibliographie richissime N. se propose d’accumuler toutes les contributions à l’étude d’Erinna (v. p. 3), y compris les plus modestes et les moins décisives, il me reste à ajouter quelques entrées: E. Bethe, *Die griechische Dichtung* (Potsdam 1924) 261; L. Winniczuk, *Twórczość poetek greckich* (Warszawa 1956) 105–111; S. Zabłocki, *Antyczne epicedium i elegia żalobna: Geneza i rozwój* (Wrocław 1965) 17–21 *et alibi* (N. mentionne l’abrégé latin paru dans l’*Eos* l’année suivante); A. Szastyńska-Siemion, “Liryka archaiczna w zwierciadle poezji alexandryjskiej (melos, jamb)”, *Studia Hellenistica* (Wrocław 1967) 79–176 (93–94); H. D. Jocelyn, “Theocritus VII 61–2”, *Mnemosyne*, ser. III, 33 (1981) 316–321 (319: les remarques symptomatiques sur les allitérations dans le F 1); E. Gangutia, *Cantos de mujeres en Grecia* (Madrid 1994) 102 suivv.; K. Г. Красухин, “Эринна: Из лингво-стилистического комментария” (К. G. Krasoukhine, “Erinna: Chapitre d’un commentaire linguo-stylistique”), in: *Ранняя греческая лирика* (Saint-Petersbourg 1999) 205–220; N. Tonia, “Das Phänomen von Sappho und Frauendichtung in der Antike”, *Phasis* 1 (1999) 166–189 (résumé d’une thèse de doctorat inédite de 1993); T. Mayor Ferrándiz, “Erina, el llanto por el paraíso perdido”, *Epos* 16 (2000) 395–405.<sup>54</sup>

<sup>54</sup> Quant à l’image d’Erinna dans la poésie européenne (p. 20–22), cf. aussi *To Erinna* d’Alexander Pope (une comparaison concise de Sappho avec “a softer wonder”

Si la grande partie de ce compte-rendu est consacrée aux remarques critiques, c'est parce qu'il me semble que pour la bonne fortune de la présente édition, que l'on espère longue et illustre, la précision de quelques détails serait plus importante que l'énumération de ses mérites incontestables. Disons encore une fois qu'il s'agit d'un ouvrage supérieur à toutes les contributions précédentes sur le sujet et marquant une étape dans l'étude d'une des figures les plus controversées de la littérature grecque. *Nomen omen*: en fermant le livre de C. Neri, on s'aperçoit avec satisfaction que le nom de l'auteur constitue une anagramme de celui d'Erinna.

Vsevolod Zeltchenko

*Gymnasium Classicum Petropolitanum*

---

d'Erinna, inspirée visiblement d'*AP IX*, 190); une *Erinna* somptueuse et rhétorique de Théodore de Banville (1861) avec ses allusions significatives au *Lesbos* de Baudelaire; l'apparition d'Erinna dans l'*Anactoria* de Swinburne (1866); deux quatrains de George Eliot intégrés en épigraphe au chapitre LI de *Daniel Deronda* (1876); *Eranna an Sappho*, suivi de *Sappho an Eranna*, de Rilke (1905/06), un écho polémique de Mörike (il s'agit sans aucune doute de notre poétesse, encore que l'initiation de Rilke à l'œuvre d'Erinna [v. H. Hummel, "Rilke und Sappho", *ZDPv* 81 (1962) 478–484] ne doit pas être exagérée); deux poèmes de Sara Teasdale (*To Erinna*, un hommage lyrique, et *Erinna*, un monologue "browningien" qu'Erinna adresse à Sappho sur le lit de mort; 1911) et, finalement, une idylle homonyme d'un *poeta doctus* russe Jurij Verkhovskij (1917) dédiée à Anna Akhmatova. N'oublions pas non plus deux portraits imaginaires d'Erinna peints par Simeon Solomon (*Sappho and Erinna at Mytilene*, 1864; *Erinna of Lesbos*, 1886).